

Christophe
Barbier

Macron
sous les masques

Macron sous les masques

Du même auteur

- Le monde selon Sacha Guilty. Sagesses, mots d'esprit, aphorismes et perfidies*, Tallandier, 2018.
- Le Tour du théâtre en quatre-vingts minutes*, L'Avant-Scène théâtre, 2018.
- La Citadelle assiégée. Les populismes contre l'Europe*, Plon, 2018.
- Deux présidents pour rien. 2007-2017, chronique d'une décennie*, Presses de la Cité, 2017.
- Les Derniers Jours de la gauche*, Flammarion, 2017.
- Dictionnaire amoureux du théâtre*, Plon, 2015.
- Rêvons !*, avec Marc Jolivet, Flammarion, 2013.
- Maquillages. Les politiques sans fard*, Grasset, 2012.
- La guerre de l'Élysée n'aura pas lieu ou L'impromptu de Garombert*, Grasset, 2001.
- La Comédie des orphelins. Les vrais fossoyeurs du gaulisme*, Grasset, 2000.
- Les Derniers Jours de François Mitterrand*, Grasset, 1997 ; 2015.

Christophe Barbier

Macron
sous les masques

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0313-1
Dépôt légal : 2019, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Pour Pauline, la voix et la voie de la vie

Larvatus prodeo !
« J'avance sous les masques ! »
devise de René Descartes

Introduction

C'est dans une lettre à Paul Verlaine, en septembre 1871, qu'Arthur Rimbaud glisse un poème sur la Commune de Paris, « L'orgie parisienne ou Paris se repeuple ». Sans le savoir, il nous parle des « Gilets jaunes » : « Cachez les palais morts dans des niches de planches ! » écrit le poète, et ce sont les Champs-Élysées qui se déroulent sous nos yeux, avec leurs boutiques de luxe qui passent l'hiver 2018-2019 caparaçonnées de contreplaqué pour sauver leurs vitrines des pavés et des pillards. « Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères, / Paris ! Quand tu reçus tant de coups de couteau, / Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires / Un peu de la bonté du fauve renouveau [...] », poursuit Rimbaud, et l'on ne sait si le jaune des gilets est un « renouveau couleur fauve », ou si les manifestants ont piétiné dans une stérile danse de la colère.

On ne peut entrouvrir le mystère Macron, soulever quelques lambeaux du voile qui recouvre ce personnage protéiforme, sans analyser le mouvement des Gilets jaunes, ni étudier la réponse du président à ce grand défi populaire et populiste. L'immense colère de l'hiver 2018-2019 – éruption spontanée et séditeuse à la fois, aux vapeurs aussi nauséabondes que sincères, mélange de désespoir social et de nihilisme politique –,

bénéficie d'une incroyable indulgence, et même d'une immense complaisance. Celle de médias dopés aux audiences et tétanisés par la passion paradoxale des foules, qui vénèrent la télévision et vomissent les journalistes. Celle d'intellectuels, débordés par le réel et soucieux d'amadouer des procureurs de bas étage, prompts à les traîner, eux aussi, sur le bûcher des élites. Celle de politiques avides de récupération et impatientes d'occuper les ruines du pouvoir, après l'incendie de l'empire Macron. Celle de l'opinion, abusée par les cas sociaux des premières vagues jaunes, mystifiée par les réseaux sociaux et tentée, en monstre anonyme, par la jouissance de la haine et de la violence.

Comme un cocon brûlant, la nasse des Gilets jaunes se referme sur le candidat brillant, devenu président plein d'allant, d'assurance et d'alacrité. Arrogance ? Non, car Macron évite le coup de menton et la morgue ostentatoire de la réussite. Il est un président qui ne mord pas. Mais il y a en lui de la suffisance, au sens littéral : le président considère que sa personne est suffisante. Suffisante pour redresser le pays, par un choc de confiance et une rafale de réformes. Suffisante pour redorer le blason de la France, tant il est un chef d'État charismatique, tant il est, avec son épouse, un couple moderne, glamour et solaire. Suffisante pour réinventer la V^e République, car il brise la gauche et la droite dans les urnes, en rassemble les meilleurs éléments dans ses équipes et croise lui-même la verticalité du gaullisme à képi avec l'horizontalité virale du *Facebook live*.

Mais la suffisance ne suffit pas... Ni à relever brusquement le pays, ni à juguler l'impatience de ceux qui ne voient jamais rien venir, ni à empêcher l'orgie de violence. Coupé dans son élan, le marcheur

Macron ne peut s'asseoir sur le volcan pour tenter de l'éteindre, alors il reprend la route, à la rencontre d'une France qu'il connaît mal, pour lui expliquer qu'elle ne l'a pas compris. Manipulation ou métamorphose ? Le « grand débat national » n'est pas seulement la conséquence des Gilets jaunes ; il en est l'antidote, une thérapie de la parole. Pour faire tomber la fièvre dans le pays. Pour soigner le président contre sa propre hubris.

« La Grand-Ville a le pavé chaud », écrit aussi Rimbaud dans son *Chant de guerre parisien*, toujours à propos de la Commune. Le cocon brûlant des Gilets jaunes, cette foule vorace qui a pour obsession le départ du président, devient une sorte de chrysalide, où s'effectue la gestation d'un nouveau Macron. Ce n'est sans doute pas un innocent papillon qui éclot, mais ce n'est plus un insolent moucheron qui tournicote. Une sorte d'abeille, laborieuse et placide, à l'écoute et à la tâche, vrombit dans le ciel à peine apaisé. Ce nouveau Macron naît du grand débat national, se tisse du fil de la conversation avec les élus et d'une remise en question du président de la République par lui-même. Emmanuel Macron sait tout, mais il apprend vite. « Penser, c'est aller d'erreur en erreur », disait Alain. « Le succès, c'est aller d'échec en échec sans perdre son enthousiasme », ajoutait Winston Churchill. Dans l'hiver incendiaire des Gilets jaunes, le président Macron perd non son enthousiasme, mais sa légèreté, une sorte de pucelage politique qui ne disparaît pas dans les succès, mais lors des épreuves. Le politicien buriné qui en sort engage l'« acte II du quinquennat » et, surtout, joue son destin. Il n'y aura pas de troisième chance pour Emmanuel Macron.

Réussir son mandat, être réélu, entrer dans l'Histoire : ce n'est pas seulement par les résultats tangibles de sa politique économique et sociale, ni par les avancées de sa diplomatie européenne et planétaire, qu'Emmanuel Macron peut atteindre ces trois objectifs, manqués par tous ses prédécesseurs depuis François Mitterrand. Il lui faut aussi bâtir une figure, construire un personnage, être un héros inédit du roman national. En France, depuis mille ans, c'est toujours sous un manteau d'Arlequin qu'avance le « grand homme ». Il emprunte aux caractères du passé des traits, des idées, des actions, une manière d'être au pouvoir et de l'exercer, le talent d'être à la fois celui qui incarne le pays et celui qui le transforme, le bouleverse, le fait avancer. Où Emmanuel Macron puise-t-il son inspiration ? Qui compose son arbre généalogique ? De quel roi, de quel homme d'État est-il le descendant ? Quels philosophes, quels penseurs, quels économistes sont ses mentors, avoués ou secrets ? Dans quel épisode de la mythologie, dans quelle grande œuvre de fiction a-t-il découpé les phrases qui composent sa grammaire psychologique ?

Comme Pompéi après l'éruption d'octobre 79, Emmanuel Macron, après les Gilets jaunes, est une mosaïque brûlée, qu'il faut dégager de la cendre pour en découvrir le motif. Un motif abstrait, aux couleurs mêlées et aux références enlacées. Plus que d'autres, cet homme empile les masques sur une figure politique dont le sourire juvénile est le premier déguisement. François Hollande avait la transparence embuée du président « normal » ; Nicolas Sarkozy, la limpidité tranchante de l'acier ; personne n'était dupe du faciès bonhomme de Jacques Chirac... Seul François Mitterrand, Dédale hors norme, égare l'analyste en

son labyrinthe biographique plus que ne le fait Emmanuel Macron dans ses arcanes de surdoué. « Je est un autre », clame Rimbaud, toujours au moment brûlant de la Commune de Paris, le 15 mai 1871, dans une lettre au poète Paul Demeny. Il ajoute : « Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. » Emmanuel Macron s'imaginait cuivre du chaudron où mijoterait la nouvelle potion magique du village d'Astérix, ou bien cuivre des câbles véhiculant de la « data » en 5G, il s'est réveillé cuivre du clairon policier, sonnant la charge contre les Gilets jaunes. Aujourd'hui, demain, de quel métal le président sera-t-il fait ? « J'assiste à l'éclosion de ma pensée », poursuit le poète « aux semelles de vent ». « Je dis qu'il faut être voyant. Se faire voyant. » La pensée d'Emmanuel Macron fleurit d'abord dans un incroyable printemps de conquête, de 2014 à 2017, puis elle fane en un automne, à la chaleur des braseros contestataires. La voici en germination nouvelle et aléatoire, si le grain ne meurt dans un nouvel hiver jaune.

Caché sous les masques, comme un palimpseste politique, quel Macron authentique peut-on débusquer ? Un voyant, ou bien un aveugle ?

Autopsie d'une pseudorévolution

L'incendie national

Ce jour-là, il pleut sur Angoulême, et de longues flaques méandreuses sillonnent le sable du parc de Bourguines. Dans les tribunes, des parapluies multicolores heurtent leurs corolles ; en dessous, les carrés fluorescents des gilets jaunes alternent avec les parkas sombres, comme sur une étrange portée musicale. « Partie civile », indique un drap peint accroché à la balustrade. Sur la « scène », puisque c'est une pièce de théâtre qui a été déclarée en préfecture, des palettes de bois ont été alignées. D'un côté, le jury, de l'autre, derrière une barre improvisée, les témoins ; une banderole indique la place du tribunal, une autre celle des accusés. En l'occurrence, une marionnette géante et celui qui la manipule. Le pantin, aux jambes flasques et au ventre étrangement rebondi, arbore, en guise de visage, un portrait d'Emmanuel Macron.

À cause de la météo, ou de la minceur du réquisitoire, le procès est expédié. Voici le condamné traîné au centre de l'arène, décapité à l'aide d'une vraie hache – il semble qu'il y ait un peu de faux sang répandu sur le fer et sur le mannequin. Un peu plus tard, les palettes sont empilées et enflammées pour servir de bûcher au « cadavre ». S'ensuit une ronde de Gilets

jaunes autour du brasier. Un peu plus loin, maculée de sang, la tête d'Emmanuel Macron est fichée sur un piquet.

Ce macabre happening du 21 décembre 2018 pourrait résumer, seul, le mouvement des Gilets jaunes. Un 21 décembre 2018 qui se veut 21 janvier 1793... Un simulacre de Révolution française, version terreur robespierriste. Une absence totale de tout discernement politique. Une haine illimitée contre la personnalité d'Emmanuel Macron, ce qu'il représente et ce qu'il est vraiment. Dix-huit mois plus tôt, élu depuis quelques minutes à peine, le nouveau président de la République s'engageait, devant la pyramide du Louvre : « Je vous présiderai avec amour. »

Amour, haine. Le diptyque des passions, porté à incandescence, comme seule sait le faire la politique – la politique, en France... Trois organisateurs du simulacre de décapitation seront mis en examen pour « provocations à la commission d'atteinte à la vie », « outrage à personne dépositaire de l'autorité publique » et « déclaration incomplète ou inexacte de manifestation ».

Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé en France, durant l'automne-hiver 2018-2019 ? Quel Macron a provoqué cet incendie national, où chaque Gilet jaune semblait comme une flammèche empressée de brûler une poubelle, un abribus ou une boutique de luxe ? Quel Macron en est sorti, comme le sorcier traversant l'ordalie, ou bien, pour les fans de *Game of Thrones*, comme Daenerys devenant maîtresse des dragons au milieu des flammes ? Incontestablement, Macron a survécu à la peste jaune, mais il en conserve des stigmates. Président en sursis ?

Les Gilets jaunes, mouvement commencé comme une jacquerie, a semblé devenir une révolution, mais il n'en a été qu'un simulacre. Les Gilets jaunes sont à 1789 ce que cet ancien soda nommé Canada Dry était à l'alcool, dont il se vantait d'avoir la couleur et l'odeur, mais pas la force destructrice. Jacquerie, le mouvement l'est sans conteste à ses débuts, des premières mobilisations sur les réseaux sociaux, en octobre 2018, jusqu'à la grande manifestation, partout en France, du samedi 17 novembre. Jacquerie du XXI^e siècle, qui ne proteste pas contre le prix du froment ou la hausse de la gabelle, mais contre l'augmentation à venir d'une taxe sur les carburants. Peu importe que le coût des carburants eux-mêmes, durci par la politique commerciale des distributeurs, soit la variable majeure du « prix à la pompe » : les conducteurs s'en prennent à l'État, l'État-vampire qui plante ses crocs, une fois de plus, sur une dépense obligée, l'État qui ne taxe pas mais qui rackette, puisqu'il entend faire payer des gens qui n'ont pas le choix, qui doivent prendre leur « bagnole » pour aller travailler, faire les courses, voir le médecin – vivre, tout simplement. Peu importe que la hausse de la taxe soit censée financer des infrastructures de transports en commun « de proximité », cette fameuse « mobilité du quotidien » dont le gouvernement se veut le champion, afin de désengorger les routes et, surtout, de lutter contre la pollution atmosphérique et le réchauffement climatique : comme le popularise un adage nouveau, les Gilets jaunes refusent qu'on les fasse payer pour éviter la « fin du monde », alors qu'eux-mêmes n'arrivent pas à boucler leur budget pour la « fin du mois ».

À jacquerie du *xxi*^e siècle, outils du *xxi*^e siècle. Pas de fourche ni de houe, mais des Smartphones et des réseaux sociaux. Jacquou le Croquant a rencontré Steve Jobs. La contagion de la colère, l'efficacité des mobilisations sur les ronds-points, la démultiplication des manifestations, c'est l'œuvre des réseaux sociaux. La création de « figures » du mouvement, appelées ensuite à être des vedettes de télévision, pour certains des gourous séditieux, pour d'autres, d'éphémères meneurs de listes aux élections européennes, c'est l'œuvre des réseaux sociaux. Quand Twitter, Facebook et Instagram, sans oublier la messagerie cryptée Telegram, remplacent le « courrier des lecteurs » de la presse quotidienne régionale, un mouvement comme les Gilets jaunes est possible, c'est-à-dire une révolte en de multiples points du territoire, qui n'a besoin ni des bus de la CGT, ni des relais d'opinion des partis politiques, ni du truchement de tel ou tel leader médiatique. Puisque la communication, à l'heure des réseaux sociaux, est virale, les Gilets jaunes fonctionnent comme une épidémie. C'est bel et bien une jaunisse, peut-être une peste jaune, qui déferle sur la France de l'hiver dernier.

Pas de révolution sans pensée

Les Gilets jaunes ne sont pas une révolution. Une révolution possède une épine dorsale idéologique et vise à renverser le régime en place pour prendre le pouvoir et appliquer un programme précis. Les Gilets jaunes n'ont pas plus d'idéologie de référence que d'idéologues en leur sein. Les quelques intellectuels ou universitaires qui se poussent du col, au début du